Œuvres complètes
de Gustave Flaubert

Par les champs
et par les grèves
Voyages
et carnets de voyages

Œuvres complètes de Gustave Flaubert

Tome 10

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.co

Gustave
Flaubert

Par les champs et par les grèves Voyages et carnets de voyages

Club de l'Honnête Homme

© *Club de l'Honnête homme, Paris 1974.*

Édition nouvelle
établie, d'après
les manuscrits inédits
de Flaubert,
par la *Société*
des Études littéraires françaises,
contenant les scénarios
et plans des divers romans,
la collection complète
des Carnets,
les notes et documents
de Flaubert,
avec des notices
historiques et critiques,
et illustrée
d'images contemporaines.

Par les champs et par les grèves

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.co

Par les champs et par les grèves *fut publié par l'éditeur Charpentier en 1886, en un volume intitulé* Par les champs et par les grèves, voyage en Bretagne, accompagné de mélanges et fragments inédits.

Une édition contemporaine de celle-ci et même légèrement antérieure en avait été donnée en 1885 dans les Œuvres complètes *de Flaubert publiées chez Quantin pour compléter le tome contenant les* Trois Contes, *qui fut intitulé* Trois Contes suivis de mélanges inédits, *parmi lesquels se trouvait le texte de* Par les champs et par les grèves. *Cette édition présentait le même texte que l'édition Charpentier.*

Une troisième édition, sensiblement différente, fut publiée en 1910 dans les Œuvres complètes *de Flaubert présentées par Conard. Elle formait la plus grande partie du tome VII de cette édition. Une note liminaire indiquait que l'éditeur avait reproduit le texte que Flaubert avait fait établir avec grand soin par un copiste, texte que l'éditeur avait préféré à celui de Charpentier et Quantin « publié d'après un manuscrit primitif que Flaubert devait remanier ». Ce texte était plus complet que celui de l'édition Quantin et donnait pour la première fois de nombreux et longs passages qui ne se trouvaient pas dans celle-ci. L'éditeur avait joint à ce texte nouveau des « sommaires » composés par Flaubert qui lui avaient été communiqués, assurait-il, par sa nièce, Caroline Franklin-Groult, mais qui avaient cette particularité de correspondre fort mal aux chapitres qui étaient censés en être le développement.*

Il existe, précise la même note, deux exemplaires « absolument identiques » de ce manuscrit du copiste. De ces copies, « l'une d'elles appartient à Mme Franklin-Groult, l'autre est déposée à la Bibliothèque de l'Institut ». Cette seconde copie faisait partie des papiers légués par Maxime Du Camp. Elle était précédée de cette indication : « A la Bibliothèque de l'Institut, offert par l'un des auteurs, Maxime Du Camp. Les chapitres impairs ont été écrits par Gustave Flaubert, les chapitres pairs par Maxime Du Camp. Avril 1883. » Ce manuscrit, calligraphié et luxueusement relié, contient la totalité du texte écrit par les deux collaborateurs, c'est-à-dire que les chapitres pairs dus à

Maxime Du Camp y figurent aussi bien que les chapitres impairs dus à Flaubert. Les uns et les autres portent sur cette copie la signature autographe de chacun des auteurs. Les précédents éditeurs n'ont reproduit que les chapitres de Flaubert.

La note liminaire de l'édition Conard ne dit pas quelle est celle des deux copies qui a été utilisée. C'est un renseignement sans importance si les deux copies sont « absolument identiques ». Or elles ne le sont pas tout à fait, puisque René Dumesnil a pu relever quelques variantes entre le texte de la copie de l'Institut et celui de l'édition Conard. Il faut en conclure que Flaubert avait ajouté sur sa propre copie de minimes corrections qui la rendent, sur certains points, légèrement différente de la copie non altérée qui avait été remise à Du Camp [1]*. On peut admettre, toutefois, que les deux copies, celle qui a servi pour l'édition Conard et celle qui se trouve à la Bibliothèque de l'Institut, sont équivalentes et que les variantes insignifiantes qui les distinguent ne valent guère la peine qu'on les relève.*

Une quatrième édition fut publiée en 1948 par René Dumesnil pour la collection « Les Textes français » éditée sous le patronage de l'Association Guillaume-Budé par la Société « Les Belles-Lettres ». Dans cette édition, René Dumesnil a repris le texte que l'édition Conard avait fait connaître, mais en remplaçant certains passages par la version « plus élaborée » qui se trouvait dans les éditions Charpentier et Quantin. Ce texte composite n'est donc conforme ni au manuscrit du copiste ni à l'édition originale publiée par les héritiers de Flaubert [2]*.*

René Dumesnil justifiait ainsi le parti qu'il avait choisi : « Ces fragments établis d'après le brouillon autographe *reproduisent naturellement les corrections que Flaubert négligea sans doute de reporter sur la copie... Ces corrections furent vraisemblablement faites assez longtemps après la copie établie par le scribe. Elles le semblent, en effet, car les remaniements indiquent une évolution du goût de Flaubert, de ses idées sur le style, sur l'objectivité de l'écrivain qui doit être « absent » de son œuvre et en ôte tout ce qui ressemble à une intervention personnelle dans le récit, comme il l'expurge de plaisanteries qui, maintenant, lui paraissent douteuses, alors qu'il les supportait quelques années plus tôt. »*

Ce raisonnement serait excellent si René Dumesnil avait eu sous les yeux le brouillon autographe portant les corrections de Flaubert dont il tire d'ingénieuses conclusions. Malheureusement, il n'a jamais vu ce manuscrit dont personne ne semble avoir eu connaissance, à part ceux qui ont établi le texte de l'édition Charpentier. Nous ne savons donc rien de certain sur ce brouillon autographe et, en particulier, nous ne savons pas si toutes les corrections doivent en être attribuées à Flaubert ou seulement certaines d'entre elles. Certes, on peut admettre sans difficulté que Flaubert est l'auteur d'améliorations incontes-

---

1. Cette vérification est possible, puisque l'exemplaire de Flaubert est aujourd'hui conservé, avec les autres ouvrages provenant de sa bibliothèque, à la mairie de Canteleu-Croisset.

2. Toutefois, dans cette édition, le manuscrit du copiste est présenté en note sous forme de « variante », dans les passages où l'éditeur a préféré le texte de l'édition Charpentier.

tables de certains détails de style, ainsi que des modifications qui ont été apportées à quelques descriptions particulièrement soignées, comme celle du château de Chenonceaux ou celle du château de Clisson. Mais ces corrections d'auteur ne représentent qu'une partie des différences entre le texte de l'édition Charpentier et celui de la copie de l'Institut. Est-ce Flaubert qui a décidé la suppression de fragments importants du texte original qu'on ne retrouve pas dans l'édition Charpentier ? Mais alors, comment n'a-t-il pas pris soin d'écrire quelques lignes de transition pour ne pas rompre la continuité du texte ? Est-ce lui également qui a pris l'initiative d'édulcorer certains chapitres, celui qui décrit le bagne de Toulon notamment, par respect des convenances ou par prudence ? Ces dernières altérations ressemblent beaucoup à celles que des exécuteurs testamentaires timorés introduisent dans les correspondances ou dans certains textes posthumes qui leur semblent trop audacieux. Nous ne pouvons donc pas être assurés, sans avoir vu le brouillon autographe lui-même, que des collaborateurs inconnus n'ont pas contribué à l'établissement du texte de l'édition Charpentier.

Ce ne sont pas ces raisons, toutefois, qui nous ont fait préférer le texte du copiste. Nous avons choisi ce texte primitif, non élaboré, parce qu'il nous paraît instructif, si l'on veut connaître Flaubert, de savoir quelle était sa manière d'écrire, quels étaient ses défauts, quelles étaient ses impressions, en sa vingt-sixième année. C'est un instantané de Flaubert à cette date qui nous paraît intéressant et non un portrait retouché. Car il nous semble qu'un critique, lorsqu'il publie une œuvre que l'écrivain lui-même a refusé de reconnaître et de publier, n'a qu'une excuse : le désir de faire de lui un portrait exact et de bien montrer les différentes étapes de son génie. Le texte que nous publions ci-après est donc celui de la copie léguée par Maxime Du Camp à la Bibliothèque de l'Institut.

Nous avons fait l'inverse de ce qu'avait fait René Dumesnil. Nous reproduisons dans notre édition le manuscrit du copiste et nous citons en note les variantes les plus importantes présentées par l'édition Charpentier. On pourra se convaincre, par cette comparaison des deux textes, que Flaubert, si c'est lui qui décida des modifications ou suppressions, est bien loin d'avoir fait disparaître « tout ce qui ressemble à une intervention personnelle dans le récit » et qu'il ne l'a pas « expurgé » non plus de toutes ses « plaisanteries douteuses ».

En revanche, nous publions pour la première fois les chapitres écrits par Maxime Du Camp qui ne nous ont paru rien contenir qu'il soit nécessaire de soustraire à la curiosité des lecteurs. Pour qu'on ne les confonde pas avec les chapitres de Flaubert, ils sont imprimés en italique dans notre édition. De plus, à la fin de chaque chapitre figure la signature de l'auteur, comme dans la copie de la Bibliothèque de l'Institut.

Quant aux « sommaires » « communiqués par Caroline Franklin-Groult », c'est une autre histoire. Le manuscrit d'après lequel ces « sommaires » ont été publiés est aussi énigmatique que le « brouillon autographe » qui a servi à l'édition Charpentier. Et cela n'a rien d'étonnant. Car Flaubert n'a jamais écrit de tels « sommaires » destinés à truffer les chapitres de Du Camp ou les siens. Le

texte présenté sous cet habillage imprévu est tout simplement le carnet que Flaubert a tenu pendant son voyage et qui porte le numéro 3 dans la série conservée sous le titre Carnets de voyages *à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris. Ce carnet ne diffère en rien des autres, aucune division, aucun sous-titrage ne permettent de l'assimiler à une suite de « sommaires ». Les notes sont, au contraire, prises bout à bout, au jour le jour, sans aucun alinéa, sans marges, sans repères, et forment, comme celles de tous les autres carnets, un ensemble compact. Il est évident que ces notes ont servi ensuite à rafraîchir la mémoire des deux narrateurs. Mais beaucoup d'incidents ont été laissés de côté, d'autres développements leur ont été substitués, et cela explique pourquoi ces « sommaires » ont un contenu si différent des chapitres. Comme ces notes de voyages, très amusantes par le ton, la spontanéité, l'originalité des impressions, nous ont paru mériter mieux que de figurer en appendice, nous les reproduirons avec les autres textes provenant des carnets de voyages de Flaubert.*

C'est la mauvaise santé de Flaubert qui lui avait valu ce voyage en Bretagne. L'attaque énigmatique, qu'il avait eue en janvier 1844 dans le cabriolet qui le ramenait de Pont-l'Évêque, avait laissé des séquelles graves qui inquiétaient sa famille. De nouvelles crises avaient eu lieu pendant l'année 1844 et on ne trouvait ni la cause du mal ni le remède qui pouvait le vaincre.

Au début de l'année 1846, le docteur Flaubert venait de mourir, après avoir eu un phlegmon à la cuisse. Et, quelques semaines plus tard, la sœur de Flaubert, Caroline, la confidente de toutes ses pensées, meurt elle aussi d'une fièvre puerpérale, tandis qu'Alfred Le Poittevin, l'ami le plus cher, l'inséparable frère d'élection, épouse Louise de Maupassant. Ainsi, tous les liens d'affection que Flaubert avait tissés autour de lui se trouvent dénoués dans cette année fatale. Ses crises nerveuses reprennent. Il est sombre et abattu. « Je suis résigné à tout, prêt à tout, écrit-il alors à Maxime Du Camp. J'ai serré mes voiles et j'attends le grain, le dos tourné au vent et la tête sur ma poitrine. »

C'est à ce moment que le docteur Cloquet, praticien illustre qui était un vieil ami de la famille, conseilla ce voyage à travers la Bretagne, dans lequel il voyait sans doute un moyen de distraire son malade et surtout d'occuper son esprit à d'autres pensées que ses désespoirs habituels. Maxime Du Camp, à qui on avait demandé de venir passer quelques semaines à Croisset au printemps de 1846, devait être le compagnon de route du voyageur. Flaubert l'avait connu à Paris pendant qu'il faisait son Droit et ils étaient devenus des amis inséparables. Mme Flaubert, timorée, inquiète et tatillonne, fut affolée par ce projet. Elle s'y opposa longtemps et ne l'accepta enfin qu'à la condition qu'elle pût rejoindre les voyageurs et veiller sur eux. Il fut entendu qu'elle les retrouverait à Vannes au début de leur périple. Elle ne les rejoignit heureusement qu'entre Brest et Saint-Malo, quand le voyage était à peu près terminé.

Flaubert et Maxime Du Camp consacrèrent plusieurs mois à la préparation de leur voyage. Ils lurent beaucoup et se documentèrent fort convenablement sur l'histoire de la Bretagne et tout particulièrement sur la rivalité qui opposa au XIVe siècle la maison de Penthièvre et le duc de Montfort pour le duché de Bretagne et qui se termina en 1363 par la défaite et la mort de Charles de

Blois à la bataille d'Auray. Ils étaient aussi fort savants en archéologie. Flaubert avait dépouillé toute une bibliothèque sur les antiquités celtiques et Du Camp s'était plus particulièrement occupé des caractères de l'art gothique. Ils partirent donc la tête bien pleine. Mais la lecture des chapitres écrits par Du Camp force à convenir que, contrairement à ce qu'on aurait pu penser, c'était lui qui était le plus docte des deux.

Il fut décidé que le voyage aurait lieu tantôt en voiture, tantôt à pied, tantôt en bateau. On s'arrêterait aussi dans les villes. Pour faire bonne figure pendant ces séjours, les voyageurs emportaient dans leurs bagages un habit et des gilets. Le premier arrêt eut lieu à Blois, le second à Tours, le troisième à Nantes : et c'est à cet endroit que commença véritablement le voyage. Il se poursuivit par la côte méridionale de la Bretagne, Vannes, Quiberon, Quimperlé, Quimper, puis par Brest, et le retour plus rapide se fit par la côte septentrionale, avec un arrêt assez long à Saint-Malo. La dernière ville visitée fut Vitré d'où les voyageurs partirent pour Rouen après un court arrêt à Trouville.

C'était la première fois que Flaubert voyageait de cette manière : mais ce n'était pas le premier voyage auquel il participa et sur lequel il prit des notes. En 1840, le docteur Cloquet l'avait amené dans le Midi avec quelques amis et lui avait fait connaître Biarritz, les Pyrénées, le Languedoc, la Provence, la Corse. Flaubert en écrivit une relation vive et agréable, un peu scolaire, qu'on trouvera plus loin avec ses récits et carnets de voyage. En 1845, la famille résolut d'accompagner Caroline et son mari dans leur voyage de noces qui devait avoir lieu en Italie. Flaubert fut du cortège. Il apprécia peu ce voyage en commun. Il en ramena, toutefois, une série de notes, infiniment plus succinctes que la relation qu'il avait faite de son voyage aux Pyrénées, en Provence et en Corse.

Il faut prendre ce récit du voyage en Bretagne pour ce qu'il est. Ce n'est pas une œuvre, puisque Flaubert ne pensait pas à le publier, mais c'est plus qu'un exercice. Ce n'est pas non plus, comme les manuscrits précédents de Flaubert, le reflet de quelque influence. C'est un document, une sorte de déposition de Flaubert lui-même, toute naïve et brute, sur ses qualités et ses défauts naturels d'écrivain, c'est-à-dire sur les dons qu'il aura à utiliser et les tendances qu'il aura à réprimer ou à discipliner pour écrire ses livres.

Lu ainsi, le récit du voyage en Bretagne nous fournit des repères, trop rarement signalés, qui permettent de mieux connaître Flaubert « avant sa naissance ». Les chapitres de Maxime Du Camp nous apportent même une indication : ils nous montrent que le sujet que Flaubert s'était proposé était plus difficile à traiter qu'il ne semble d'abord, plus dangereux aussi, et ils mettent en relief son originalité et son talent narratif.

Car ce qu'on aperçoit d'abord, en comparant les deux séries de chapitres, c'est que Maxime Du Camp décrit et fait sagement le guide d'un voyage en Bretagne, ce qui était, en effet, le « sujet » de leur travail, tandis que Flaubert cherche toujours à faire l'école buissonnière et à substituer à l'album de cartes postales qui l'ennuie un album de ses impressions. Aussi les chapitres de Maxime Du Camp sont riches en descriptions, il ne néglige aucune ogive, compte les colonnettes, mesure les voûtes, décrit les chapiteaux : et Flaubert dans ses

chapitres s'intéresse aux passants, aux incidents et multiplie les croquis amusants, tient registre de ses plaisirs, des beaux soirs, de l'imprévu, de l'étrange. Par moments, sa manière de voyager fait penser à celle de Stendhal qu'il ne connaissait pas. Si l'on supprimait l'érudition encombrante, les évocations historiques, les digressions éloquentes et les couplets trop attendus, les pages écrites par Flaubert feraient un livre délicieux.

Cet encombrement intellectuel est le premier défaut du livre, et sans doute le plus grand. Flaubert se plaît à philosopher. Dès la première page, il inflige à son lecteur une dissertation sur les voyages. Ce n'est qu'un échantillon. A chaque chapitre, il y a une pause pour méditation. Cette méditation est alimentée par l'histoire et l'érudition. Le conteur s'arrête pour s'interroger sur les dragons et les monstres, sur les cachots, les rançons, les tromperies auxquelles elles donnaient lieu, sur les courtisanes d'autrefois, sur les druidesses, sur les dolmens. C'est toujours l'occasion de placer un « morceau » d'une exécution brillante, mais facile. Il y a ainsi tout le long du récit des « ornements » : sur le château de Chambord, sur celui de Chenonceaux, sur le télégraphe, sur les horizons bretons, sur les érudits celtisants. Et d'autres fois, ce sont des évocations historiques, Héloïse, la Carmargo, le duc de Mercœur, les tournois, les adoubements. Ces « pièces rapportées » un peu encombrantes nous apprennent que les dissertations historiques qui avaient été les premiers exercices littéraires du jeune Flaubert n'ont pas toujours eu une très bonne influence : l'érudit montre trop le bout de son bonnet. Mais elles nous avertissent aussi qu'il existe chez Flaubert une tendance qui ne sera jamais complètement réprimée : il aime isoler, sertir dans son récit des « bonnes pages » exécutées avec soin, polies et pourléchées, ayant par elles-mêmes une valeur, une perfection formelle sur lesquelles Flaubert sera ensuite infiniment plus exigeant, mais qui n'en suspendent pas moins, pour l'exécution de quelque solo, le mouvement naturel du récit. Et qu'est-ce que la fameuse scène du « Comice » dans Madame Bovary *sinon le chef-d'œuvre de ces* panoramiques *sur lesquels Flaubert s'arrête trop souvent avec complaisance ?*

Deux autres défauts semblent être naturels à Flaubert. Le premier est le goût des amplifications littéraires. Il s'exprime généralement par de « bonnes pages » qui rappellent malheureusement les dissertations des écoliers. La visite de Blois nous vaut ainsi un morceau oratoire sur Victor Hugo, celle de Combourg une prosopopée sur Chateaubriand. Ce goût de l'éloquence s'accorde parfaitement avec celui des tableaux d'histoire et avec l'abus de l'érudition. Les brillantes fantaisies littéraires obtenues par la combinaison de ces divers moyens resteront si chères à Flaubert que les deux premières versions de La Tentation de saint Antoine, *celle de 1848 et celle de 1857, en sont encore encombrées. Quant au second défaut, il est inattendu : c'est un penchant au bavardage et à la verve facile. Deux commis voyageurs rencontrés à Quiberon, un « marchand d'hommes » (c'est celui qui recrute des « remplaçants » pour le service militaire), une querelle d'ivrognes à Pont-l'Abbé, les larges chapeaux bretons, les bonnets de coton des bourgeois deviennent des incidents ou des thèmes exploités avec insistance et qui fournissent des développements verbeux. Là encore, on surprend*

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.com